

Pour une herméneutique du crime politique dans le roman burkinabé : le cas de *Le parachutage* de Norbert Zongo

KONTOGOM Koudougou Frédéric
Université Norbert Zongo, Burkina Faso
frederickontogom810@gmail.com

Résumé : Le crime est aussi vieux que l'humanité. Dans toutes les communautés humaines, il a toujours été présent tant, comme le disait Edgar Morin, l'homme est un fou sage. Dans un contexte mondial marqué par l'effritement de l'humanité, pour l'épanouissement des sociétés, l'on ne peut lésiner sur la nécessité de changer les paradigmes en cours en l'occurrence ceux en lien avec le crime politique. Dans cette réflexion, nous nous intéressons particulièrement à une étude du crime politique en littérature, notamment dans le roman burkinabé. En nous appuyant sur *Le parachutage* et à travers la sociocritique duchetienne, les résultats montrent que les raisons qui motivent le crime politique sont entre autres une intention manifeste de demeurer au pouvoir, une volonté de protéger ses intérêts et une envie d'assurer seul les affaires de l'Etat. Ces éléments finissent toujours par se retourner contre les praticiens du crime politique. Il s'agit en effet de révoltes populaires ainsi qu'une perte totale de leurs intérêts et de leur prestige. Cette étude interpelle sur la nécessité pour les dirigeants d'éviter les abus de leurs peuples. Cela donne toujours lieu à des troubles qui, au lieu de propulser le développement des nations, les retardent au contraire.

Mots clés : Herméneutique, crime, politique, roman, burkinabé.

Abstract : Crime is as old as humanity itself. In all human societies, it has always existed, since, as Edgar Morin puts it, human beings are "wise fools". In a global context marked by erosion of humanity, and for the flourishing of societies, we cannot afford to overlook the need to shift current paradigms, particularly those related to political crime. In this study, we are particularly interested in an examination of political crime in literature, especially in the burkinabé novel. Drawing on *Le parachutage* and using Claude Duchet's sociocritical approach, the findings show that the motivations behind political crime include, among others, a clear intention to remain in power, a desire to protect one's interests and an aspiration to monopolize the management of state affairs. These elements ultimately tend to turn against the perpetrators of political crime. They manifest, in effect, as popular uprisings as well as a total loss of their interests and prestige. This study highlights the need for leaders to refrain from abusing their populations.

Keywords : Hermeneutics, crime, politic, novel, burkinabé.

Introduction

La quête du développement dans toutes les communautés humaines exige le traitement de tous les maux qui minent ces communautés. S'ils sont multiples, dans cette étude, nous menons particulièrement la réflexion sur le crime. Elle se fait dans un contexte où à la fois chez les gouvernants et les gouvernés, l'on a souvent recours à ce fléau pour protéger des intérêts partisans au mépris total du bon sens et de l'intérêt général. Nous prenons appui dans cette étude sur la culture savante, le roman en l'occurrence, pour étayer nos idées. Il s'agit de *Le parachutage* de l'écrivain burkinabé très engagé, Norbert Zongo, qui fut même assassiné sous le régime de Blaise Compaoré pour son combat contre l'injustice et les crimes de toutes natures. Son œuvre, à l'image de son parcours, s'inscrit dans ce registre, apparaissant parfois très proche du polar.

L'objectif de cette étude est d'analyser la réalité du crime politique, dans le but d'en tirer des enseignements pour le bonheur des peuples dans une Afrique de l'ouest particulièrement et historiquement marquée par des bavures politiques, les tripatouillages constitutionnels. L'itinéraire du président sanguinaire Gouama et ses plus proches collaborateurs dans la république de Watin'bow, est plein de rebondissements et de leçons sur lesquels on peut prendre appui pour enseigner, sensibiliser. Pour ce faire,

nous posons dans le cadre de la présente réflexion la question principale suivante : Quelle acception peut-on faire du crime politique dans *Le parachutage* ? Pour bien analyser cette question, nous la scindons en deux questions spécifiques : Quelles sont les fondements du crime politique dans *Le parachutage* ? Quelles sont les aboutissants du crime politique dans *Le parachutage* ? Conformément à ces questions, nous formulons les hypothèses suivantes : Hypothèse générale : Le crime politique dans *Le parachutage* naît d'une volonté de demeurer longtemps au pouvoir et engendre des conséquences graves contre ses praticiens. Hypothèses secondaire 1 : Le crime politique naît d'une volonté de conserver le pouvoir et de préserver les avantages de ses praticiens. Hypothèse secondaire 2 : Le crime politique finit par se retourner contre ses praticiens dans *Le parachutage*.

Pour mener à bien cette étude, nous convoquons la sociocritique de Claude DUCHET. Elle consiste, selon l'auteur lui-même, à « installer [...] le logos du social, au centre de l'activité critique et non à l'extérieur de celle-ci » (DUCHET, 1971 : 14). Si Claude Duchet met en évidence une certaine socialité dans le texte littéraire, c'est dans le matériau auquel a recours l'écrivain pour édifier son œuvre qu'existe cette socialité et non forcément dans l'extra-texte, même si on ne saurait de manière inflexible déconnecter les deux réalités dans l'analyse sociocritique de l'œuvre. En effet, pour WESLEY B. (2022 : 9-10) « la sociocritique pose pour hypothèse théorique fondamentale que c'est dans la mise en forme esthétique et le travail textuel opéré sur les signes, les langages et les représentations sociales que se produit la sédimentation du sens et qu'une œuvre gagne son originalité ». On peut alors dire qu'elle se distingue de la sociologie de littérature qui, elle, part du contexte de production de l'œuvre (époque, vie de l'auteur etc.) pour l'expliquer : « la sociocritique se démarque clairement de la sociologie de la littérature, laquelle considère les relations du texte au social en termes de stratégies de légitimation symbolique et selon une logique de la preuve qui réduit le texte littéraire à un document » (WESLEY, Ibid., : 10). On comprend ainsi que mieux que la sociologie de la littérature, la sociocritique respecte la part de créativité qui fait particulièrement l'œuvre de fiction, préservant ainsi son essence. Pour mettre en évidence la socialité du texte, Duchet recommande de mettre en évidence ce qu'il a appelé le sociogramme. Il le définit ainsi qu'il suit : un « ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, aléatoires, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel » (DUCHET, 1994). Pour montrer combien ce sociogramme chez DUCHET concilie la socialité et la créativité qui reste indispensable dans la fiction, WESLEY (op.cit., : 11) dit : « Bien plus complexe qu'un simple aller-retour entre le texte et son contexte, la notion de sociogramme respecte au mieux la part d'invention d'une œuvre à l'égard du social ». Pour lui, « cette façon de procéder envisage par ailleurs les liens cotextuels entre le texte et la semiosis sociale sous une forme conflictuelle, puisque tout sociogramme repose sur un noyau oxymorique autour duquel gravitent des oppositions multiples » (WESLEY, Ibid., : 11). Ainsi, la sociocritique emprunte au formalisme russe et à la poétique un certain nombre d'outils de description des textes.

Comme nous le disions un peu plus haut, ce serait un non-sens de soutenir qu'il n'y aurait aucun lien possible entre l'œuvre littéraire et l'extra-texte. La sociocritique tient beaucoup compte de ce détail. C'est pourquoi, même si elle ne conçoit pas une explication directe de l'œuvre à travers son contexte de production, elle ne nie pas le lien qu'il pourrait avoir entre le texte et certaines données extratextuelles. Dans ce sens, dit WESLEY (Ibid., : 10), la sociocritique réfute l'idée que le texte est, à l'égal de « l'huître » pongienne, « un monde opiniâtrement clos ». La définition suivante que DUCHET lui-même fait du sociogramme est assez emblématique de cette exigence de l'analyse sociocritique :

[...] le terme de sociogramme est un instrument conceptuel, qui aide à penser ensemble ce qui est de l'ordre du discours (des discours tenus sur tel ou tel élément de la réalité, discours tenus dans le monde pour des différents disciplines, différents instances des paroles, discours de pouvoir, discours de Droit, discours de la politique, etc.) et ce qui se passe, s'effectue dans le texte littéraire même (DUCHET, 1971 : 33).

Toujours dans ce sens, WESLAY (op.cit., : 12-13) ajoute que la sociocritique prête « une attention particulière aux *incipit* et aux *explicit* des œuvres littéraires » et « se construit comme une pensée des frontières de la littérature et aborde toutes les ambiguïtés associées à la décision de clôturer des récits ou de les garder ouverts ». Au regard de ces précisions, on peut dire que tout l'essentiel du travail critique dans le cadre de la sociocritique réside dans la tentative de réponse à cette question cruciale que DUCHET lui-même s'était posé :

Comment penser ce rapport avec le monde, dans ce que le texte littéraire a de plus littéraire, spécifique, dans ce qui est littérarité, comme on a dit longtemps, dont on parle moins mais la chose demeure, la spécificité du littéraire, comment penser ensemble spécificité et des réalités aussi massives, en l'occurrence, la guerre ? (DUCHET, 1971 : 33).

Dans la suite de cette étude, nous montrons d'une part en quoi le crime politique naît d'une volonté de préservation intérêts partisans et égoïstes, et d'autre part, dans quelle mesure il finit par se retourner contre ses praticiens, sans omettre de nous poser la question de savoir si la représentation du crime politique dans *Le parachutage* ne pourrait pas être inspirée par le contexte politique du Burkina Faso des années 1980.

1. Le crime politique comme dispositif de conservation hégémonique

Dans bien des situations, le crime politique est commis pour préserver des intérêts dans *Le parachutage*. Dans cette partie de l'étude, nous nous intéressons aux modes de vie bourgeoises des praticiens du crime politique ainsi qu'aux méthodes criminelles qu'ils emploient pour préserver leurs intérêts, en nous basant sur, selon le langage de la sociocritique, des sociogrammes appropriés.

1.1. La prise en otage des ressources nationales : deux peuples, deux mondes

La préservation des intérêts suppose avant tout l'existence de ses intérêts ; l'on ne saurait préserver ce qui n'est pas. Dans *Le parachutage*, comme Tanga Nord et Tanga Sud dans *Ville cruelle*, il existe deux mondes. C'est celui du peuple, misérable, pillé et manquant de tout, et celui des dirigeants, le président Gouama et son équipe, qui vivent dans le bonheur, les voyages, les femmes, etc. La seule différence entre la plume de Norbert Zongo et celle d'Eza Boto, et c'est ce qui est le plus alarmant pour un Africain, c'est que c'est le dirigeant Africain qui est à la base de la misère de ses propres concitoyens chez le premier, tandis que chez l'autre c'est l'homme blanc qui en est responsable. Le paradoxe semble de taille, et la désillusion des indépendances comme on le remarque dans l'histoire du continent noir est plus que jamais démontré. En tout cas, le président Gouama et son équipe s'accapare de tout dans la république de Watin, bow. ZONGO (p.07) décrit le peuple à travers des expressions comme « des milliers d'hommes cancrelats », « peuple méconnu des prisons abjectes des présidents-fondateurs-guides éclairés d'Afrique » et tout ceci est assez emblématique de ses conditions de vie peu reluisantes. Manquant pratiquement de tout, ces hommes et femmes n'ont pas une vie ordinaire mais « un sursis de vie » (p.07). Ils sont nombreux qui n'ont d'autre choix, pour survivre, que de s'adonner à la mendicité : « Le jour était né. L'armée de mendiants "avait pris d'assaut les devantures des grandes banques bourrées

d'argent, occupant ses éternelles positions stratégiques pour avoir les quelques jetons qui lui permettront de voir un autre jour naître demain » (p.08).

Le sociogramme selon les principes de la sociocritique met en évidence des réalités qui se contrastent parfois. Dans son travail sur la guerre, DUCHET (1971 : 33) relevait en effet cette réalité :

Et ces représentations ne sont pas forcément en accord les unes avec les autres. C'est pour cela qu'elles sont conflictuelles, [...] De réalités aussi massives que la guerre, y a quinze, vingt représentations antagonistes, qui prennent quelques fois pour se formuler des adjectifs, on parlera de guerre juste, guerre sainte, guerre du droit, guerre propre, etc. et ses représentations sont normalement incompatibles les unes avec les autres, mais elles font toute partie du même sociogramme, au moins pour une civilisation donnée, un moment socio-historique donné [...]

Ainsi, à côté de cette vie de précarité dans laquelle baigne le peuple, les tenants du pouvoir sont dans l'aisance et le confort, laissant penser que ce n'est pas une absence de ressources qui est à l'origine de la misère de leur peuple, mais simplement un problème de gestion. En effet, la demeure du président Gouama, telle que ZONGO (p.08) le décrit, est emblématique de sa vie de luxe : « Au centre de la ville, sur une petite colline, se dressait un immeuble au milieu d'une très vaste cour, un grand champ de fleurs en réalité. Il se distinguait par son architecture et la haie d'hommes armés jusqu'aux dents qui entouraient la cour, en interdisant l'accès ». Quand le président de Watin'bow veut voyager dans le cadre de certaines missions officielles, son itinéraire est choisi par ses conseillers pour lui permettre de faire en même temps du tourisme. A l'occasion du sommet de l'OUA par exemple où il devait se rendre à Dakar, Marcel lui décrit le trajet qu'il devait suivre en ses termes : « Paris, Bonn, Bruxelles, Londres, Dakar à l'aller. Au retour : Dakar, Paris et revenez » (p.15). Dans ces conditions, les prêts contractés par le pays, ceux qui étaient censés accompagner les projets structurants au profit du peuple, voient leurs destinations détourner, servant désormais à entretenir les excentricités des autorités corrompues. On peut facilement voir comment le président Gouama partage avec son conseiller Marcel un prêt de la banque mondiale, contracté pour financer un projet agricole : « Tu sais, j'ai réussi à débloquer la première tranche du prêt de la Banque mondiale pour le projet agricole dans le sud du pays. Tu iras en Suisse...Tu comprends, Marcel?...La Banque n'a accordé que dix-sept millions. Tu auras un million pour tes prochaines vacances » (p.16). Ainsi, c'est la fête au quotidien dans les arcanes du pouvoir, des beuveries, dans un mépris total du peuple et de ses préoccupations, comme ce soir où pour récompenser ses collaborateurs qui lui ont permis de se débarrasser de soldats supposés comploteurs, le président les convie à ce banquet dans un salon feutré : « Entrez, mes chers. Entrez. Ce sont mes chers Tiga et Kodio. Prenez place, les amis, la fête va commencer. Tiga, fauteuil de gauche. Général Etienne Kodio, assieds-toi à ma droite...Pas de discussion et saute ce champagne » (p.51-52). Ces hommes entretenaient aussi leur enthousiasme à travers l'abus des femmes et des jeunes filles qu'ils font enlever par leurs hommes de main. Le président Gouama lui-même est un acteur de ce jeu et il n'hésite pas à donner des ordres à ces hommes dans ce sens. S'adressant une fois à Marcel, il dit : « Il m'en faut une comme ça (il leva le pouce). D'ailleurs, tu connais mes goûts. Une poitrine bien développée, des fesses bien en relief. Peu importe le prix. Surtout pas le genre sahéliennes ; les sécheresses, je n'en veux pas » (p.17). Puis dans une extravagance qui contraste avec à son statut, il continue, très content de décrire ses préférences et ses conquêtes passées : « Si tu trouves celle de la fois passée, tu la reprends. Elle était vraiment douce. Avec une souplesse de chatte au niveau du bassin, elle vous enlasse comme un serpent et vous suce comme une

sangsue » p.17). C'est de manière générale le climat qui prévaut à Watin, bow, fait d'un côté, d'un peuple qui souffre, et de l'autre des dirigeants qui s'accaparent toutes les ressources et les utilisent à leur seul profit. Ce paradoxe est tel que ces mots employés par Norbert Zongo pour décrire la réalité en cours à Watin, bow reflète la réalité de ce pays : « Encore un nouveau jour qui se levait sur ce monde, le nôtre : terrible paradoxe où les dieux se définissent par les diables et où l'esprit se mesure à l'aune de la matière ; ce monde à l'incompréhensible dualité où le bien tient la main du mal, où l'enfer fait corps avec le paradis » (p.08). Watin, bow est à juste titre pour lui un « monde où l'affamé squelettique côtoie l'obèse » (ZONGO, p.08). Pour protéger leurs intérêts, les tenants du pouvoir adoptent des méthodes criminelles.

1.2. Méthodes criminelles de conservation des avantages

Le parachutage est un roman que l'on peut considérer comme proche du néo-polar, ce qui prédispose à rencontrer toutes les atrocités qu'il met en scène dans un contexte d'impunité totale. Le terme est proposé par Jean-Patrick MANCHETTE (1942-1995) en 1979 qui est lui-même un écrivain de romans policiers et un activiste d'extrême gauche français dont l'écriture s'est nourrie, à ses débuts, du behaviorisme. Voisin du roman policier, il présente le néo-polar comme « dérivé du polar dans lequel s'expriment des sensibilités politiques, des prises de positions sociales à travers une écriture qui combine harmonieusement le réel et le fictionnel » (voir Komlan Gbanou, Sélom, 2021). Annie COLLOVALD et Érik NEVEU (2001), apporte un peu plus d'éclairage par rapport au néologisme en ces termes :

[Il] se singularise dans l'univers de la littérature et dans celui du roman policier par un ensemble de traits qu'il est seul à combiner. Un parti pris de réalisme se double du souci d'explorer la diversité du quotidien des vécus sociaux notamment populaires : situations de travail et de vie laminées par le chômage, la précarité et confrontées à la violence sous toutes ses formes. Il s'accompagne chez les auteurs de la revendication explicite de saisir et mettre sur la place publique les maux de la société actuelle.

Le Parachutage s'inspire beaucoup du combat de Norbert Zongo dans sa carrière de journaliste, laquelle ayant été particulièrement marquée par la lutte contre la pauvreté, la quête de la justice et le combat contre l'impunité et la mal gouvernance. C'est ce qui d'ailleurs sera à l'origine de son décès par le pouvoir politique qui trouvait qu'il dérangeait trop. Dans ce sens, cette œuvre de ZONGO perpétue le rôle du roman africain tel qu'il avait été reconnu par Jacques CHEVRIER (1974 : 8) dans sa *Littérature nègre* :

Tandis que la poésie hésite encore entre l'engagement et le repli sur les débats plus intérieurs, roman et théâtre restent très tributaires d'un paysage social dans lequel les séquelles de la décolonisation créent un ensemble de situations marquées par la violence, le malaise et l'exacerbation des tensions entre une caste de parvenus sans scrupules et la masse, parfois réduite à la plus abjecte misère.

Les méthodes mise en place par le politique pour museler le peuple et les intellectuels dans cette œuvre sont assez caractéristiques de sa proximité avec le néo-polar, justifiant dans le même temps la réalité du « désenchantement » (CHEVRIER, Ibid.) qui marque la littérature africaine postindépendances.

1.2.1 Traque et emprisonnement de personnes dites opposants

L'une des méthodes mises en place par le président Gouama et ses proches conseiller pour perpétuer leur règne et protéger le confort dans lequel ils vivaient, c'est la traque et l'emprisonnement de tous les esprits qui cherchent à questionner la réalité politique et sociale à Watin,bow. Dans le lot, on retrouve les étudiants. Si certains sont au pays, d'autres résident en Europe d'où ils donnent souvent de la voix par rapport à la politique nationale. A son conseiller Marcel, le président Gouama donne des ordres en lien avec ces étudiants qui sont en Europe en ces termes : « Une chose aussi : en France et partout en Europe, je veux régler le cas des étudiants contestataires. Je ne veux plus qu'un seul d'eux réussisse à un examen » (p.18).

Chez le président, la volonté de museler les bouches de ces étudiants est telle qu'il intime même l'ordre à ses conseiller de corrompre leurs locataires : « Contacte aussi leurs locataires. Qu'on me les expulse tout le temps, surtout à l'approche des examens » (p.18). La stratégie de la traque aboutit très souvent à Watin,bow par l'emprisonnement dans des conditions pénibles, de ces voix discordantes. Pour les responsables du mouvement national des élèves et étudiants, la sentence est tout aussi cruelle : « Je ferai le procès des prisonniers politiques à mon retour du sommet. Etudie le cas de chacun d'eux et donne la peine que la cour prononcera. Pas moins de trente ans pour Coulibaly et tous les autres responsables du bureau du Mouvement National des Elèves et Etudiants » (p.18), prévient Gouama, s'adressant à Marcel. Dans son discours à Zamb'Woga, la mise en garde contre les diplômés est très caractéristique de sa méfiance vis-à-vis des étudiants : « Nous veillerons et serons désormais impitoyables avec tous ceux qui pensent que les diplômes universitaires et les grandes études sont des licences pour semer les troubles, la zizanie et l'anarchie en érigeant des mensonges et de rêves en paroles d'évangile » (p.46). Tout cela lève le coin du voile sur combien les dictateurs n'aiment pas les populations éclairées, et cela certainement dans le seul objectif de pouvoir manipuler leur peuple à leur guise.

1.2.2. Les liquidations physiques

Un autre moyen employé par les dirigeants sanguinaires pour espérer protéger leurs trônes, ce sont les liquidations physiques. Dans *Le parachutage*, au-delà des arrestations arbitraires que nous évoquions plus haut, le putschiste président Gouama est obsédé par cette pratique et n'hésite pas à recommander la pratique à ses conseillers et ses hommes de mains, contre des étudiants quand par Marcel il apprend l'existence d'un mouvement estudiantin dans son pays : « Faites rechercher tous les chefs de ce mouvement. Je veux leur liste complète. Je veux qu'on les pendre ce soir, qu'on les fusille, qu'on les égorge, qu'on les...les...les... » (p.20), dit-il. Les complots et les liquidations physiques dans *Le parachutage*, comme ce que l'on l'a toujours vu dans la gouvernance politique en Afrique, sont parfois dirigés contre des frères d'arme, soupçonnés souvent à tort de manigancer un complot contre le pouvoir. L'exemple le plus emblématique reste les assassinats du responsable des paracommandos, le commandant KEÏTA, et son adjoint le commandant OUEDRAOGO. Accusés de préparer un putsch contre le président Gouama, les deux hommes ont été tués et largués depuis les airs, à l'occasion d'une fête organisée intentionnellement dans leur village, prétextant un accident parachutiste. Cette méthode a été proposée par l'ambassadeur d'un pays étranger –tout indique qu'il s'agit de l'ambassadeur de France quand on sait que la France a joué un rôle très controversé dans le contexte politique africain des années postindépendances– qui était un collaborateur du pouvoir politique dans la république de Watin,bow :

Donc, voilà ce que nous avons décidé pour résoudre le cas de Keïta et de Ouédraogo : dans une semaine, vous ferez une visite au nord du

pays. Une grande fête y sera organisée à cet effet. Il y aura une démonstration de saut par les paracommandos. Les deux comploteurs sauteront certainement pour faire plaisir à leurs parents, car ils sont chez eux au Nord. Et comme il saute en dernier lieu, un accident est vite arrivé (ZONGO, p.30).

Un proverbe moaga dit que « l'assassin a peur du gourdin ». Il est tellement descriptif de la vie des hommes que l'aversion que les dirigeants sanguinaires entretiennent contre tous ceux qui osent employer les mêmes méthodes contre eux est souvent expressive, ces derniers étant vus comme des diables qu'il faut obligatoirement mettre hors d'état de nuire. On peut facilement lire comment Gouama ironise sur le sort de ses victimes. « Que la terre leur soit d'une lourdeur insoutenable. Il fallait même leurs morceaux. Des diables, ou plutôt de la purée de diable ! J'ai failli rire en prononçant le discours funèbre » (p.52), dit-il, s'adressant à Marcel. Il en sera ainsi pour les autres militaires et civils supposés avoir collaboré avec le commandant et son adjoint. La purge devient un projet à réaliser obligatoirement. « Je veux dire, Marcel, que l'élimination de Kéita et de Ouédraogo ne suffit pas. Il faut liquider tous ceux qui voulaient leur prêter leur concours » (p.56), dit Tiga, l'homme de main du président Gouama. Et une liste est déjà préparée dans ce sens, comme le dit clairement le général Kodio :

J'ai amené à son Excellence la liste de tous ceux qui sont impliqués dans le complot. Il reste à voir comment nous allons les supprimer. A l'heure où je vous parle, ils sont réunis pour un rapport dans la vaste salle du mess des sous-officiers. Monsieur Tiga, vous remarquerez certainement par leur mine patibulaire les éléments comploteurs, si vous voulez bien venir avec moi jusqu'au camp (p.56).

Contre ces supposés traîtres qui ont « osé » collaborer avec les « diables », Tiga propose à son président la sentence de la fusillade : « Votre Excellence, je voulais vous proposer qu'on les rassemble pour un motif quelconque au camp pour leur tirer dessus. Peu après, on pulvérisera leurs cadavres à coups de dynamite. Toute la ville entendra l'explosion. Un accident peut toujours survenir dans les dépôts de munitions » (p.57). A quelque part, ce sont ces meurtres de sang-froid qui définissent le quotidien de la gouvernance politique dans cette œuvre de Norbert ZONGO.

1.2.3 Les sacrifices humains

Il est connu que les sociétés africaines se définissent très souvent par leur croyance au surnaturel, leur communion avec une nature qui vit et qui peut agir sur le cours de la vie. Dans le contexte de la négritude, SENGHOR va même voir dans cette communion avec la nature, une esthétique qui doit caractériser l'écriture africaine en quête de différence. D'une manière générale, il dit : « La Négritude est le patrimoine culturel, les valeurs et surtout l'esprit de la civilisation négro-africaine » (SENGHOR, 1960, cité par CHEVRIER, 1974 : 40). Commentant cette posture de SENGHOR, Jacques CHERVRIER (1974 : 59) ajoute :

Plus qu'une nostalgie, ce retour vers le passé exprime profondément une des dimensions essentielles de la poésie africaine : l'adhésion aux valeurs sensibles du cosmos. Il n'y a pas de rupture entre le monde des vivants et le monde des morts, et le langage poétique a précisément pour mission de dévoiler les affinités existant entre ces deux univers complémentaires.

Cette cosmologie africaine est parfois malheureusement employée pour la mauvaise cause, ou pratiquée à travers des méthodes inhumaines. Dans *Le parachutage*, le président Gouama a recours à des sacrifices humains pour préserver son pouvoir. En

effet, cette séquence où un marabout qui vit à Gao au Mali –c'est surtout l'un des multiples marabouts du président– prescrit, par le biais de Tiga, un sacrifice à réaliser pour préserver le pouvoir est frappante :

Il demande, Excellence, d'ouvrir la panse d'un veau noir, d'y insérer le sein et le sexe d'une femme enceinte. Le tout doit être fermé au cimetière. Au troisième jour, on prélèvera trois dents du crâne enterré pour vous. Vous avalerez une des dents ; les deux autres seront soigneusement incrustées dans une magnifique canne qui ne vous quittera jamais (p.33).

La détermination de Gouama à protéger son pouvoir contre les menaces éventuelles est telle qu'il n'éprouve aucun remord, quelle que soit l'atrocité des sacrifices exigés par les marabouts. On peut le constater dans l'extrait suivant où il s'adresse à son homme de main : « Alors, Tiga, où est le sacrifice difficile à faire ? » (p.33). Ne se sentant visiblement coupable de rien, le président continue : « Même Dieu ne me condamnera pas si je dois sacrifier quelque deux ou trois personnes pour préserver le pays tout entier du communisme » (p.33). Pour réaliser le sacrifice, il intime l'ordre à Tiga de tout faire pour trouver des seins et des sexes de femmes qui, selon lui, ne sauraient manquer à Watin, bow : « Vois tes hommes de main. Il manque tout sauf des sexes et des seins de femme dans ce pays. Il y en a même qui propagent des maladies très graves. Il n'y a donc aucun péché à supprimer un ou plusieurs de ces sexes malades » (p.33). Le fait est tellement courant que les prisonniers servaient parfois à assouvir les ambitions sacrificielles du président autoproclamé guide. C'est encore le cas de certains étudiants : « Ces étudiants peuvent encore être utiles. L'autre jour, un sorcier m'a recommandé un sacrifice dont l'une des composantes étaient un foie d'homme. Comme il se faisait tard, j'ai envoyé prendre un étudiant dans la cellule » (p.57), témoigne Tiga.

2. Le crime politique comme révélateur d'une crise structurelle de l'Etat : les aboutissants du crime politique

2.1. La révolte contre l'instigateur du crime politique : le coup d'état

La domination entraîne souvent la réaction des dominés pour espérer améliorer leurs conditions de vie. Cette réaction qui est généralement une sorte de révolte peut s'exprimer de plusieurs manières. FRANTZ FANON (1991 : 255) montre par exemple que le mouvement général de révolte –dont le nationalisme naissant– porté par les intellectuels noirs dans le contexte de la négritude découle des exactions subies par les Noirs de la part de l'homme blanc : « La recherche d'une culture nationale passionnée qui remonte aux sources du peuple, tire sa légitimité du souci que se partagent les intellectuels colonisés, de prendre du recul par rapport à la culture occidentale, dans laquelle ils risquent de s'enliser ». Dans *Le parachutage*, la gouvernance austère du président Gouama aboutira à une contestation, par les armes, de sa légitimité. Ceux qui préparaient –ils sont en réalité des proches collaborateurs– ce coup contre le président ont bien pris le soin de choisir un groupe de militaires qui devait faire le sale boulot. « Nous sommes prêts à respecter tous leurs ordres sauf celui-ci. Il faut abattre Gouama. Je lui rendrai son coup de pied à titre posthume. Je ne le veux pas vivant » (p.62), dit le capitaine Onana qui voulait comprendre pourquoi Monsieur l'Ambassadeur voulait qu'on capture le chef de l'Etat vivant. Même si par son marabout le président avait flairé le danger et avait commencé à faire des sacrifices pour l'éviter, tout était malheureusement en place et rien ne pouvait annuler ce qui était maintenant une imminence : « Soudain, des armes automatiques se mirent à aboyer aux quatre coins de la ville. Des jeeps déversèrent des chargements d'hommes en tenue de combat » (p.65). Dans la situation en cours, « les putschistes chargés de liquider les responsables de la milice furent les premiers à finir avec succès leur tâche » (p.65). Quand ils eurent fini, « ils vinrent renforcer les attaquants

du palais » (p.65) et « cinq minutes plus tard, ils achevaient de nettoyer les dernières poches de résistance de la garde présidentielle qui avait vu ses effectifs réduits de moitié [...] » (p.65). Le président qui luttait avec un âne, réalisant un sacrifice que lui avait prescrit son marabout Sanou, est très vite contenu par les événements. La seule alternative qui lui restait, c'est la fuite : « C'est un coup d'État, sanglota Gouama. Ils me renversent. Ils me prennent mon pouvoir. Mon Dieu, je ne suis plus président. Ce n'est pas vrai ! C'est impossible ! Ne tirez plus, je suis le président. Le pré... » (p.69). Ainsi prenait fin le règne du tyran.

2.2. Un rejet populaire des praticiens du crime

Dans les régimes criminels et tyranniques, les peuples, dominés souvent par la peur du danger, donnent l'impression de louer ou même de déifier les dirigeants. C'est généralement à leur chute qu'ils expriment ce qu'ils pensaient véritablement du tyran et de son équipe. Dans *Le parachutage*, le même peuple qui adulait le président Gouama, jubile maintenant, content de sa chute : « Les rues se remplirent de gens qui hurlaient leur joie et leur haine » (p.78). Dans les rues, il n'est pas rare de voir des gens traiter avec mépris, les images du président déçu : « La marée humaine déferlait des grandes artères de la ville, charriant les photos de Gouama qui chevauchaient les poteaux électriques et téléphoniques » (p.78). Et ils l'appelaient maintenant, vraiment, par le nom qu'ils auraient aimé lui donner pendant son règne : « La foule hurlait, hystérique : "A bas le tyran ! A bas le tyran ! Vive l'armée ! au pouvoir. Vive la liberté !" » (p.79).

Ces hommes, très dépassés par ce qu'ils ont vécu sous la présidence de Gouama détruisaient tout ce qui rappelait le tyran, comme en témoignent ces extraits : « La foule : ce "peuple" qui avait témoigné, à plus de 99% de voix, sa confiance à Gouama en toute "démocratie" par la magie du scrutin, il y avait à peine cinq mois, voulait mettre le feu à son meurtrier » (p.79) ; « La foule : ce "peuple" qui organisait perpétuellement des séquences d'animation pour soutenir Gouama et son parti d'avant-garde –comme la corde soutient le pendu– venait de détruire le mur de la Maison du Parti » (p.79) ; « La foule : ce "peuple" qui appelait son esclavage, une discipline et un soutien à la politique de l'irremplaçable Guide-éclairé, ce "peuple" qui jadis défilait en uniforme sous une forêt de pancartes rivalisant d'éloges à l'endroit du "sauveur" Gouama, venait de mettre le feu aux locaux abritant l'Ecole du Parti. » (p.79-80). C'est à tout point de vue une déchéance sociale pour le président tyran et ses sbires.

2.3. La fuite du praticien du crime, la perte de ses intérêts et ses facultés mentales

Après leur chute, de peur de subir leurs collaborateurs qui les ont évincés, l'exil a souvent été le refuge des présidents déçus. C'est exactement ce qui se passe avec le président Gouama dans *Le parachutage*. Quand tout fut établi que le coup d'état était consommé, c'est le marabout Sanou qui conseille à l'équipe présidentielle la fuite. Son propos a été soutenu par Tiga, l'homme de main du président :

Je suis d'accord avec vous, Sanou. Vous irez à l'Ouest avec Monsieur le Président. Vous entrerez en République de Zakro où le président Dagny est un ami fidèle du père de la Nation. Je gagnerai la république de Wtinoma où son excellence compte de très nombreux amis qui sont de très riches hommes d'affaires. Ainsi, si personne ne veut nous aider, je recruterai des mercenaires pour passer un jour à la contre-attaque (p.70).

Comme dans la plupart des coups d'états en Afrique, la chasse aux sorcières est lancée et les biens des anciens responsables sont confisqués par les nouvelles autorités : « Tous les biens des anciens responsables sont confisqués » (p.77). Pour donner l'impression d'être là pour une gestion transparente, ces dernières affirment à qui veut l'entendre

qu'« une grande commission sera créée pour faire la lumière sur la gestion de ces anciens dirigeants corrompus » (p.77). Réalisant difficilement qu'il venait d'être éjecté de son trône, Gouama présentait désormais un air misérable et piteux, « les poches de son pantalon qu'il avait porté à l'envers dans la précipitation, flottaient comme de petits drapeaux » (p.75) et « il était pieds nus » (p.75). Sur son visage, « la morve et les larmes en ruisseaux se rejoignaient sur ses lèvres avant de dégouliner sur sa poitrine » (p.75).

Dépassé par la situation, il sombra progressivement dans une sorte de démence. Si le meurtre du père est l'une des thématiques les plus pratiquées dans les grands classiques de la littérature (*Le Hamlet* de Shakespeare, *Les frères Karamozov* de Dostoïevski entre autres), la folie en est une aussi. Dans cette œuvre de Norbert ZONGO, les questions dépourvues de toute logique que Gouama posait maintenant étaient assez descriptives de la perte de ses facultés mentales : « Gouama se réveilla au milieu de la journée. L'air hébété, les paupières gonflées ; il fixait Sanou et Jean-Marie, couchés sur les feuilles de bananier. Soudain, il se mit à hurler : Tiga, où est Tiga ? Où est-il ? Que faisons-nous ici ? » (p.74). Il était en pleine fuite vers l'ouest avec Sanou et Jean-Marie son chauffeur et il ne se rappelait même pas de ce qui lui arrive. Il fallut que Sanou intervienne pour le lui rappeler : « Bonjour, Monsieur le Président. Vous ne vivez pas un cauchemar. Hier, dans la nuit, des gens ont tenté d'usurper votre titre. Pour le moment, nous fuyons vers l'Ouest. Le reste vous reviendra en mémoire sous peu » (p.75). Puis, il se mit encore à hurler : « Je suis le président de la République. Je suis le Père de la Nation. Je suis le Fondateur du Parti. Ce pays est à moi...à moi...à moi... » (p.75). La perte de mémoire du président est totale.

3. Au-delà du texte : une écriture qui s'inspire de l'histoire politique du Burkina Faso et de la vie de son auteur

La sociocritique, même si elle ne conçoit pas une explication du texte littéraire en se basant sur son contexte de production ou la vie de son auteur comme on le remarque dans le cadre de la sociologie de la littérature, ne soutient pas que le texte est hermétique, sans aucun rapport avec l'extra-texte. En effet, selon WESLEY B. (op.cit., : 12), « la démarche critique de Claude Duchet [est] soucieuse d'ouvrir le texte à son en-dehors social ». Cela nous semble légitime puisque la littérature « parle toujours avec le monde, même quand apparemment elle ne parle pas du monde » (DUCHET D., op.cit., : 33). Et le polar auquel nous rapprochons *Le parachutage* « présente à la société déréalisée sa propre face, sous une forme plus pure qu'elle ne pourrait la voir autrement » (KRACAUER, S., 1981 : 43).

Ce que l'on peut vraiment dire, c'est que cette œuvre de Norbert ZONGO, par le contexte de parution et par la thématique abordée, est proche du contexte politique burkinabè des années 1980. L'œuvre paraît en 1988 juste un an après le coup d'état sanglant qui a emporté le capitaine Thomas Sankara et mis fin à la Révolution Démocratique et Populaire, marquant l'arrivée au pouvoir de Blaise COMPAORE. On sait que dans le même contexte, en 1983 précisément, Thomas Sankara accédait au pouvoir par coup d'état, mettant fin au pouvoir du médecin commandant Jean-Baptiste OUEDAOGO. *Le parachutage* paraît donc dans un contexte où le coup d'état est omniprésent dans la vie politique burkinabè. On peut dire que la récurrence du putsch dans l'œuvre s'inspire de cette réalité.

Un autre aspect qui définit *Le parachutage*, c'est le combat de l'injustice et de la mal gouvernance auquel ZONGO, à travers naturellement la fin tragique du président sanguinaire Gouama, s'adonne. On peut tout simplement dire que cette œuvre est le prolongement de son combat de journaliste engagé quand on sait que dès 1986, il intégrait les journaux Sidwaya et Carrefour africain, une expérience qui va certainement

l'inspirer pour le lancement de son hebdomadaire, L'indépendant, en 1993. Mieux, c'est l'enquête sur une affaire de meurtre qui implique la famille présidentielle sous le règne de Blaise COMPAORE, l'assassinat de David OUEDRAOGO qui était le chauffeur de François COMPAORE, petit frère du président, qu'il sera assassiné, brûlé dans son véhicule avec trois compagnons. C'était le 13 décembre 1998 près de Sapouy, à 100 kilomètres de Ouagadougou.

Conclusion

Le crime politique connaît une représentation en littérature, particulièrement dans les œuvres proches du polar ou du néo-polar dans lesquelles l'enquête ou la quête de la justice est enclenchées à la suite d'actions criminelles. Dans cette réflexion que nous consacrons au roman *Le parachutage* de Norbert Zongo, nous mettons plus l'accent sur une analyse du crime politique tel qu'il est représenté dans cette œuvre de Norbert Zongo.

Les conclusions auxquelles nous sommes parvenus sont les résultats d'une confrontation de lectures diverses portées sur la question du crime politique ainsi que notre analyse personnelle de lecteur de l'œuvre. KOMLAN Gbanou, Sélom (2021 : 210) avait déjà montré dans sa réflexion sur le crime dans l'œuvre de Théo Ananissoh que le roman peut reposer sur un socle narratif qui s'apparente à un jeu où le lecteur est invité à prendre part. Avec Mélissa Goulet, à travers son mémoire de maîtrise intitulé *Le jeu avec le lecteur dans le roman policier contemporain : le concept de métafiction et l'exemple de José Carlos Somoza* soutenu en 2015, la problématique du lecteur comme acteur prenant part au récit policier est mieux explicité, montrant le grand rôle de celui-ci dans le sens général que véhicule le roman sur le crime. Notre réflexion a été menée à la lumière de la sociocritique, dans l'acception que Claude DUCHET fait du concept. Il s'est agi de mobiliser un sociogramme mettant en lumière le mode de fonctionnement du crime politique dans le roman, tout en faisant l'effort de libérer le texte des principes formalistes rigides pour l'ouvrir à l'extra-texte.

Les résultats montrent que le crime politique naît d'une volonté de conserver des privilèges offerts par une gouvernance moins crédible et s'exprime par des enlèvements et incarcérations d'intellectuels et d'opposants, des liquidations physiques, de sacrifices humains, etc. Mieux, le crime finit toujours par se retourner contre ses praticiens sous la forme de coup d'état, de rejet populaire et de perte des intérêts et avantages acquis dans la pratique. A travers ces résultats, nos hypothèses de départ se vérifient. Par ces conclusions, l'étude révèle la fragilité des régimes autoritaires et sanguinaires et le grand risque que courent les praticiens du crime car les peuples ou le hasard finissent toujours par s'insurger contre eux.

Références bibliographiques

CHEVRIER, J. (1974). *Littérature nègre*. Paris : Armand Colin, 288 p.

COLLOVALD, A., NEVEU, É. (2001). « Le "néo-polar". Du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et représentations*, vol. I, n° : 77-9.

DUCHET, C. (1971). « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », *Littérature*, no I, « Littérature, idéologies, société ».

DUCHET, C., TOURNIER, I. « Sociocritique », in DIDIER, B. (dir.) (1994). *Dictionnaire universel des littératures*. Paris : Presses universitaires de France.

FANON, F. (1991). *Les damnés de la terre*. Paris : Gallimard, 376 p.

GOULOT, M. *Le jeu avec le lecteur dans le roman policier contemporain : le concept de métafiction et l'exemple de José Carlos Somoza*. Mémoire de maîtrise soutenu en 2015.

KRACAUER, S. (1981). *Le roman policier*. Paris : Payot.

SELOM, K., G., (2021). « Comme un goût de néo-polar : crimes et État criminel dans la fiction de Théo Ananissoh ». *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature* : Vol. 96 : No. 1, Article 16. Disponible sur : <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol96/iss1/16>).

SENGHOR, L. (1969). *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*. Paris : PUF, 277 p.

WESLEY, B. (2022). « Présentation. Relire Claude Duchet. Cinquante ans de sociocritique ». *Études françaises*, 58(3), 9–20. Disponible sur <https://doi.org/10.7202/1099173ar>

ZONGO, N. (2015). *Le parachutage*. Ouagadougou : Harmattan Burkina. (Œuvre éditée pour la première fois en 1988)